
JEU VIII

Cartes du temps

Carnets inédits de 1998 à 1999

Durant cette période de ma vie j'ai fait des rencontres importantes.

L'intensité des jours m'a incité à me tirer les cartes du tarot.

Chaque jour une prédiction hasardeuse rencontrait l'écho de mes expériences.

Chaque jour était l'indice d'une pensée en mouvement.

1998

Le présent inconstant. Retour sur moi après la folie de la roue lancée dans le temps.

La mort – la tristesse – la dépression – le suicide – l'angoisse et la roue au loin qui me motive alors que l'on tente de me pendre, de m'arracher à la vie.

Viandes poussées à l'effroi. Ça gémit. Oubli du jeu, laissé seul errant.

Vin, ivresse, livres. Heureux sans savoir...

C'est le monde dans l'esprit – c'est lumineux et charnel. Je continue ma route au présent laissant la mort rire impuissante. Voyage vers la débauche et les corps fous...

The Network is the computer, publicité de *Sun Microsystems*.

Science oui, fiction non : déclaration de guerre à la fiction, seul lieu des désirs.

Et ce regard dernier, ne pas le laisser filer, le tenir jusqu'au bout comme pour garder le goût d'un plat succulent et le son d'une musique aimée, jusqu'à la lie du plaisir, te voir flotter rieuse. Garder en moi à jamais ces regards.

Une fois immobilisé, je m'échappe vers les mots, la pensée seule m'ouvre à la joie.

La lune du passé – de la douleur amoureuse romantique à bannir – est effacée par le nuage léger de la force. Je brille dans ma tête astrale mais la lune m'ennuie, terne, ayant besoin de la lumière des autres, alors je me concentre sur mes rayons...

Femmes dans tête, mains, pieds, dans corps, étoiles de ma liberté de vagabond. Cette lune commence à me nuire mais la force revient dompter le doute.

Le magicien et le diable en accord d'illusion orgiaque. Deux femmes, l'une assise dans ma tête, l'autre faisant circuler les fluides de son corps. Plaisir à l'amoureuse !

Soleil joie roue, femme changement de cap – amour lumière. Le fou voyage dans la pensée, corps ludique, surprise mélancolique.

Tourneboulé roulé dans le chariot d'or roue de fortune, chance tempérance jouissance. Justice du corps !

Le Mat part dans sa tête inconstant, fidèle aux corps qu'il aime, le soleil brille, la force le guide et les femmes étoiles sont là. Victoire. Le monde charnel résout tout.

La fortune s'enroule autour de mon corps mouvant. Le monde de l'autre m'est ouvert... La nuit et le jour, j'escamote vers le soleil. Le corps vivifiant joue.

Perdu, suicide, désespoir, folie, danger – le jugement plus tard : juste l'ermite seul, se retrouver.

Magicien prudent. Le monde et la force en regard, toujours vaillant et veillant.

Le Mat en route, les fluides mobiles de mes joies. La tempérance dans le réel et l'impératrice qui attend son amour.

Silésius : « La solitude est bonne, mais garde tes distances

Et tu pourras être partout dans un désert. »

L'ermite rejoint le fou sur les chemins. Il croise le désespoir, la mélancolie mais abandonne vite tout ce fatras ! Réunir le séparé dans l'amour ou l'amitié, lutter contre cette séparation de la société du spectacle. La séparation des êtres est la victoire du capital, de la société spectaculaire marchande sur l'amour. Kant : « Il faut se méfier des rationalistes. »

J'aime ta pratique prudente de la ville immanquablement insaisissable et pourtant toujours là.

Une échelle pousse de mes mains. Je me love dans des bras mais tu es déjà partie. No Man's Time. Balancé par le corps dans la danse du rêve.

- Existe-t-elle vraiment ?

- Elle est belle, merveilleuse, exaltante, intelligente, virevoltante, insaisissable, inclassable... Bien sûr qu'elle existe, mais sa beauté gît dans le fait qu'elle nous glisse entre les doigts. Son goût ineffable ne s'altère jamais. Une fois que tu l'as touchée, elle s'installe dans ta mémoire généreuse ; elle danse là-dedans. Tu peux la toucher profondément plusieurs fois, jamais elle ne coule. Son bateau continue de flotter parfois à la dérive puis elle redresse le cap en s'amusant des courants. Elle est vraiment étonnante.

- Mais on ne la voit jamais ?

- Elle ne peut pas... Elle est libre... mouvante, affairée, amoureuse... Elle est multiple, plusieurs vies, elle file... C'est pour cela que je l'aime, que tu l'aimes... Ne pas se figer dans l'attente. Elle reviendra, comme ça, sans crier gare – surprenante, rieuse, avec ses cheveux noirs fous ; et alors, avec ton rire ivre, tu l'embrasseras parce que ton cœur ne pourra faire autrement que de lui donner du plaisir.

Je me sens immobilisé et pourtant j'aime. C'est peut-être ça prendre plusieurs chemins. Je me suis démultiplié pour casser la mélancolie.

L'amour, la tempérance, le magicien du soleil. Les hommes sont de plus en plus assimilés à de la viande.

Je ne veux pas perdre le fait que l'on se soit retrouvé. Seule la mémoire du plaisir compte.

Jeu de volontés maîtrisées. Du jugement à la justice, la chance tourne et me jette à corps gagné dans nos rencontres.

J'ai eu la chance de m'arrêter avec toi, de jouir la ville avec toi. Je n'oublierai pas les lieux de nos amours, nos dérives sous la pluie et ces regards qui ne voulaient jamais se dire au revoir.

Le diable, la débauche en tête, jouir de la mort. Vers celle qui s'amuse de son inconstance.

L'amour véritable ne s'installe pas dans le sérieux.
Rencontre avec Edouardo Manet. Mots rares et précieux.
La force et le soleil se répondent.

Nous avons ôté nos ceintures lorsque nous sommes passés dans une zone de turbulence. Une fois traversé ce moment sismique de l'amour, nous avons redressé nos appareils et mis le pilotage automatique tout en continuant à jouir d'un autre rythme, celui choisi, rêvé depuis longtemps.

Assis à un café, j'observe les femmes. Elles s'arrêtent toutes à quelques pas de là, devant l'étalage d'une librairie d'art. Elles feuilletent le même livre. Curieux, je me lève pour saisir ce livre si attirant. Ce sont des reproductions des aquarelles érotiques de Rodin. L'été s'annonce bien.



Auguste Rodin – *L'Étreinte* – v.1905

« La nostalgie des êtres chers, disparus trop tôt, n'arrête pas de me tourmenter. Ô cette douleur constante et incessante, cette perte irréparable ! on est séparé par le temps et par l'espace, à jamais, sans issue. Mais une folle curiosité me brûle. Nous désirons être tous les objets et tous les êtres – la température, la vague, le changement. La soif de se revoir un jour ne me lâche pas. » *De L'effroi* de Leonid Lipavski, membre d'Obériou (1933-1934). Les intérêts du temps : Retz, Lipavski et Li Yu.

Soleil esprit, enlissement cloué dans le réel, le monde en avant, ce sera mon fluide d'amour.

C'est fascinant de te voir fuir. « La brièveté est une qualité. »
« Celui qui sait lire dans un cœur sait aimer comme il sait lire. »
La Bohème de Puccini à l'Opéra-Comique le 2 juillet 1998.

« Il faut savoir se prêter aux autres et se donner à soi-même » Montaigne.
Je ne veux entendre aucune morale résultant de l'excès.

Attendons que l'orage passe et chantons le plaisir au cœur retrouvé.

T'écrire, c'est une façon de me coucher nu devant toi.

Le véritable amour repose sur le temps – quand on s'aime on ne se quitte pas – tout est devenu jetable, même les amours furtives – marque évidente du désintérêt pour l'autre – je ne comprends pas la posture de la rupture nette cette preuve de non radicalité.

Le temps et l'altérité – la curiosité évite l'ennui – la disponibilité absolue, c'est la folie. Il y a toujours une place malheureusement pour le calcul.

Le cœur s'épanouit dans le temps donné aux autres.
Je ne suis pas un homme du souvenir, ni du passé, je suis un homme de la mémoire. Et le cœur se repose et s'enrichit de ce temps long de l'amour.

Je t'aimerai, dans mon temps et dans le tien, si tu le désires encore, jusqu'à ma fin.
Un jour, je mourrai écrasé par une voiture, soûl de pensées et enivré de désirs.

J'ai eu le souffle coupé de te voir toujours aussi belle avec ton père – le désir de te parler me brûlait.
Je te dérange assez comme ça avec mes lettres, même le hasard vient troubler ton corps. Je me suis arrêté au Charbon et j'ai lu les *Fabliaux érotiques* en tâchant d'éviter de souffrir. J'ai trouvé que tu avais les seins gonflés et j'ai eu le désir de respirer ton parfum.

L'amour est à réinsuffler. Problème de cœur. Écouter la musique ronde de tes seins.

Le faux à l'épreuve du vrai. Un « je rentre » ridicule qui voulait dire « je veux rester » et un « à bientôt » chétif et poli qui voulait dire « à plus jamais ».

L'être s'est retrouvé en moi quand, avec un tel frémissement de bonheur, j'ai vu ton corps souple, commun à la fois à mes souvenirs de jouissance et à cette étrange présence de ton odeur qui saoule mon désir, à l'inégalité de nos sensations dans le temps. Cet être-là ne se nourrit que de la substance des choses et des êtres, en elle seulement il trouve ses délices.

Manigances furies. Le fou va vers l'étoile nue, chariot du désir, cœur sexe esprit.

Correspondance, danse de l'absence. Âpre et joyeuse, toute correspondance est l'histoire d'un vide sublimé, d'un manque dû aux accidents du temps et d'une séparation spatiale momentanée ou définitive. C'est ce combat présent contre une absence que l'on refuse ou qui sert de refuge, transfusion des instants volés au temps. J'aspire à une correspondance de guerre. Oui, je suis en guerre contre cette couche de bêtise qui colle aux murs de notre société. Je me sens libre dans cette lutte à laquelle je convie tous ceux que j'aime. Toi, particulièrement, qui me remplit de ton image...

Notre gratuité aboutit à une architecture. Une gratuité pensée pour un plaisir vif où l'histoire s'ancre dans les spasmes partagés.

Nos actes doivent s'inscrire dans le temps. Ne pas laisser filer son âme sur les tapis roulants de l'oubli perpétuel, faux hédonisme où le corps sans cœur à force de narcissisme subit l'inanité de l'autre.

Pauvre fou qui croit encore aux lettres, aux êtres. Les mots ont une saveur, une tendreté qu'il ne faut pas négliger. Tout cela est un jeu d'esprit. Je ne sais pas si tu jouis de me faire languir, d'avorter toute réponse à mes mots. De mon côté, je jouis de t'écrire. Car les mots sont mes seuls moyens de te revoir un jour. Ce jeu peut durer jusqu'à ma mort. Le temps m'amuse, je jouis avec lui. Le décor ne m'intéresse pas. La chair doit vibrer sur les cordes de l'extase.

Je ne céderai pas !

Je ne connais pas de plus généreux plaisirs, à part de pourfendre délicieusement son égérie, que d'envoyer des billets fous à son amour. Envoie-moi des mots de bouffe, de baise, et de joie.

Chaque photographie est un clin d'œil rieur qui force à laisser tomber la pesanteur du cadre et aller à l'imprévu du désir ; l'improbable course du corps ! Elle vit nue, Vénus perdue au sein de mains vides, dansant une invite pour d'autres corps, d'autres réjouissances. C'est dans ce vide que notre corps doit s'insérer, se mettre nu avec ses gestes, entrer dans sa danse avec l'espace : ne plus avoir peur des convenances et lâcher la bride assoiffée afin de fuir la retenue froide qui nous tient tous.

Seule une femme viendra me sauver. Faisons valser toutes les cartes !

Une femme. Le doute. Une autre. Drôle de jeu. Tout est sombre. La lune est pleine de pleurs, la mort rôde, les destructions s'annoncent ! Pourquoi ?

Tout tourne, le monde aussi, et je danse d'un pied !
Un moment avec toi ne peut qu'être synesthésique.

La lune des fous, la roue de la mesure. J'aime.

J'ai rêvé de tes cuisses. Tout juste croyable. Un plaisir qu'on aiguise. Sous le marbre, le feu des silos de sang.

Docteur Marc Dax, à Sommières, première découverte de la localisation cérébrale du langage en 1836.

Soleil mort dieu magie. Qui va là ? L'immobile pendu – perdu.
La flamme vacillante et incertaine du désir amoureux.

L'ironie est le terrain vague du romancier. C'est ici que se construit son œuvre.

Techno-parade – 19 septembre 1998 : Quelques notes et les corps répondent, machines – Deux femmes en rire s'embrassent – Personne ne les voit ! Personne n'écoute. L'autre s'est volatilisé, noyé par la masse sonore. Je suis hypnotisé par une fille qui se trémousse. Elle donne des coups de griffes dans un air chaud. Un homme caresse ses seins.

Il est intéressant de voir la futilité dont s'affabule la jalousie.

Ceux qui ne pensent pas au temps ou y pensent trop finiront aux oubliettes.

Sentir toute cette fermeté dans mes paumes.

« La terre est ronde comme une pomme de toutes parz »

Gossuin de Metz – *L'Image du monde* (XIII^e siècle).

La rota le tarot la torah. Tout est en mouvement, la force de la recherche, la débauche de la pensée.

Trois femmes et un homme ensoleillé. J'ai retrouvé une certaine trinité pour ne pas dire sérénité.

J'ai appris à aimer ton silence. J'ai fumé de l'opium toute la nuit et ton visage seul me revenait, leitmotiv de beauté au creux de mon désir.

La société du spectacle opère une infantilisation du monde.

J'aime te voir, j'aime t'écrire, lire Adorno, t'adorer encore par-delà les lignes, les mots – et faire durer l'amour par d'autres voies – ta beauté m'émeut toujours. Nous sommes là à ne pas savoir où l'on va dans une discussion voulue aléatoire. C'est comme voler du temps à la sphère compétitive et stupide de la société. Un espace de vérité, de liberté, de parole se déploie avec toi.

Je te buvais des yeux – chaque instant à fond, je m'enivrai de ton corps, ne perdre aucune goutte de ta saveur, en avoir pour longtemps. Le goût des mots, le toucher des regards.

La dérive des mots est aussi surprenante que celle des actes.

- Tu fais semblant ?
- Laisse-moi du temps.
- Pourquoi tu ne m'écris pas ?
- Je ne sais pas, je ne veux pas.
- Tu as peur que je t'envoie trois lettres par jour...
- Qu'est-ce que tu veux à la fin ?
- Pourquoi à chaque fois que je te vois, tu me parles de tes amants ?
- Je ne vois pas.



Jean-Honoré Fragonard – *La Lettre d'amour* – v.1775

Fleur de peau.
Rose en sueur.
Aubépine en corps.
Violette des pores.

Après avoir vécu ce que nous avons vécu, il faut un temps de latence. Se terroriser, travailler, se marier, continuer le cycle de l'aliénation et éviter de vivre. On est plus tranquille comme ça. Or je fais le contraire. J'ai arrêté de travailler, je me sens de plus en plus libre, donc seul, et la retraite ne m'intéresse absolument pas. Seuls subsistent ces moments fous, l'élan de la chair dans l'inanité du plaisir. Le reste n'est qu'un calcul pour éviter de vivre.

1999

Je me vois comme un peintre qui retrouve son ancien modèle. Je désire que tu poses encore pour moi. Signification d'une vision volatile.

Le moindre frémissement de tes lèvres sur mes mains et je sens que je basculerai à nouveau dans le délire de ta chair.

Je me suis vu anéanti par l'insolente futilité de vivre qui pointe souvent son nez afin d'expérimenter nos nerfs à la provocation de la mort. On porte tous une croix, à nous de la rendre légère !

On ne sort des statistiques que par l'amour.

On a cassé l'instant comme des adultes s'inventant des codes d'honneur, des leurres. J'y ai mis une couche, toi aussi. Ce qui restera sera cette soirée où l'on avait d'yeux que pour l'autre. Après la nuit, il y avait quelque chose de fêlé. Impossible de recoller l'instant. Il a fui. Nous n'étions déjà plus de la partie, fatigués du jeu de l'amour. Et pourtant, je ne lâchais plus ton corps. Toute cette fausseté d'hier de part et d'autre me dégoûte. On a brisé l'espace de séduction non par éthique morale, juste par peur de l'instant. Je garde ton visage scanné dans ma mémoire. Triste époque des clarifications que nous n'avons pas pu éviter. La vérité est dans l'instant, jamais ailleurs où on tente par des discours de justifier ses choix de vie qui en fait nous échappent toujours. Finalement qu'avons-nous fait hier ? Le deuil clarifié de l'instant que nous n'avons pas pu saisir.

Femme en noir, une viole entre ces cuisses, instrument voluptueux au cœur de son corps recouvert de sa traîne de satin. Sa tête monte et descend le long du bras accordé, s'agite aux fluctuations tonales. Elle suce la musique et fait trembler ce corps brun qui lèche des notes. Sa gorge danse, ses cheveux suivent l'essence de ses frissons. Elle se rit des mots, des êtres qui gesticulent dans tous les sens aux voix. Elle coince la viole dans sa robe ébène et ses mains caressent en permanence, n'oubliant jamais que la sensualité joviale est partout dans les moindres gestes. Quand on aime le plaisir, on fait en sorte que son goût se prolonge. Elle semble portée par son instrument, en légère lévitation opérant des battements d'ailes avec ses bras enivrés de rythmes. Elle respire la sueur des sons. J'aime les musiciennes, les cantatrices. Leurs corps s'honorent de fabuleux accords, gamme sensuelle de leurs baisers. Elle est aux éclats. William Christie effleure l'air afin de fluidifier les airs. Virgule, rires, ivresse, joie, souplesse des doigts. La finesse impressionniste du clavecin. Les seins de Psyché tiennent toutes les promesses. La beauté est sonore. C'est une danse ivre que celle des doigts sur un clavecin, sur les cordes pincées, le bois soufflé. Derrière cette musique se faufile l'ironie du jeu, les rires des situations. L'amour n'est jamais sérieux, il vole le feu et le sème en virevoltant, glissant de beauté en beauté.

Lever le secret assombrit la passion. L'amour n'aime pas la clarté.

Design : « L'inutile est nécessaire pour irriguer le rêve » Hilton Mac Connico.

Hanches mobiles, agiles, agissements efficaces du désir.

Je suis invité à une danse. Te voir, c'est danser avec toi. Triste de te voir partir. J'aime te raccompagner jusqu'à un certain point, faire reculer ce point dans le temps, dans l'espace. Que la nuit soit ouverte à nos silhouettes rieuses. C'est un pari de jouer comme on joue ; et j'aime les phrases qui nous balancent dans un temps que l'on touche presque. Comme en sursis du plaisir de se laisser aller – tomber dans les bras – monter dans les bras – lâcher les flux de tendresse, sans rien faire, se tenir proche, palpable, dans l'amour de nos corps.

La Seine en crue, ciel bleu ; pâles zébrures sèches et chaudes des réacteurs.

Nietzsche : « La danse est la preuve de la vérité. »

Soleil franc. Les forsythias poussent le jaune vers le soleil, le pommier du Japon éclate de rose. Promenade dans cette fin d'hiver avec pour compagnon ton visage. Pluie fine de ton absence.

Je ne crois pas en l'instant T, plutôt à sa persistance, à ses rebondissements intimes. L'instant T a une brutalité qui ressemble à une pierre jetée avec force et résignation au hasard dans l'eau. Le plaisir s'écrit dans les vibrations, les vagues minimales qui suivent la violence du choc, l'écoute de l'infini face à la matière fixe et brutale de l'instant T.

« La chance est un vin qui enivre mais rend muet. » Bataille.

« Qui a pensé dans la plus grande profondeur aime ce qu'il y a de plus vivant. » Hölderlin.

Statistique mondialisée : une mine anti personnelle explose toutes les 20 minutes.

Insuffisance du cinéma. Image du réel, perte du réel de l'imaginaire. Faiblesse du montré. Force de l'interprétation. Cinéma rébarbatif, insipide comme une mauvaise mousse au chocolat.

« La liberté d'aimer est aussi sacrée que la liberté de penser. Ceci est au-dessus de toutes les conventions sociales. » Victor Hugo, *Choses vues*, 1862. Te voir, champagne, une alternative esthétique et ludique dans une société rongée par la dépression et l'angoisse.

Je me suis effondré. Malaise vagal. Bouge en cœur palpitations jusqu'à l'overdose émotive. Le nerf à vif, touché. Un malin plaisir à me mettre dans une situation difficile, où il veut, quand il veut, bête maligne et soupirante de mon corps, ironie de mon corps.

Rêve du pape. Il aurait subi un implant derrière la nuque, pour n'être pas assailli par le vice, une plante médicinale du moyen-âge dans le cortex cœur du contrôle du corps. J'ai bien ri de cette farce rêveuse.

Sollers, *Année du Tigre*, 1998. « Amour véritablement amour », rarissime.

Notre année – notre chant, nos corps livrés à l'abîme du moment – le temps ressenti comme espace de plaisir de nos êtres là.

Tu me laisses l'écorce. Tu as porté trop de choses et je ne t'aide plus. Tu lestes, vie d'ange. Graisser les rouages des moments durs ont forgé ta force qui assomme ceux qui te désirent. Tu refuses de lâcher tes mots, tes mots morts dont tu ne t'autorises pas encore à faire le deuil. Alors tu puises dans le cœur de ton armure l'air frais et franc qui tranche. Je ne sais plus pourquoi. Je flotte au gré des courants à la dérive, ton amour reste dans l'ombre et ton attente te tue. Le langage salit l'angoisse, la fortifie, m'épuise. Je ne sais vraiment plus comment faire, être, imbriqué dans les fluctuations paradoxales de ma pensée. Je ne me remets pas de nos rencontres, de nos mots, de nos souffles, de nos foulements, de notre complicité amoureuse à travers le temps. Le même cœur m'anime. Et le décalage que nous ne contrôlons plus me déchire.

« C'est à la Beauté de faire le bonheur du Monde » *Castor et Pollux*, Rameau.

Soyons légers jusqu'au bout, soyons légers et libre, rêvons sans amour.

αφῃσις - *Aphanisos*. Action de faire disparaître, suppression, disparition.

Il existe une douceur de la séduction, un tremblement de la pensée.

La Seine bouillonne de mille tourbillons, plaies de l'eau boueuse, plis internes dessinés à même le flux. Aujourd'hui, j'ai eu comme une impression d'été, un souffle.

« Une femme vous trompera toujours avec Dieu » Lacan.

Toi et moi, la rencontre évidente d'Apollon et de Dionysos. L'architecture et le vin.

Les bourgeons du Palais Royal.

Il existe un réel pouvoir érotique des mots, des descriptions, des invitations, des surprises continues dans des phrases que l'on n'attendait pas. Les mots provoquent des impulsions physiques, une frénésie de la chair incontrôlable. L'amour y est pour quelque chose. La lecture est une invitation au plaisir des sens, les lettres sont des esquisses du corps, des dessins chauds portant la promesse d'une liberté nue.

Callisto de Cavalli à l'opéra de Lyon.

Callisto, sensualité de la source jaillissante jaculatoire. Les seins de Callisto m'apparaissent frais, une incantation époustouflante de la beauté. Une émanation du beau dans ce qu'il a de plus charnel. Harmonie des voix, la musique oscillant du ludique au lyrique avec une légèreté toute italienne. La mélodie est lascive. J'ai pleuré d'émotion en face de tant de beautés, des frissons m'ont parcouru. Je criais bravo et je pleurais de ce plaisir si intense offert à mes sens. Les musiciens en silence, les chanteurs animés par la vague des rappels chauds ont régalié mon corps jusqu'à une jouissance inédite, une beauté qui bouleverse.

« Viver in libertade é il dolce, il caro / Pouvoir vivre en liberté est mon plus cher, mon plus doux souhait » Faustini dans *La Callisto* de Cavalli. « Portiam, segnace amata / Allons échanger nos baisers. »

Le poème de la peau m'émeut comme les mots de tes lettres.

Chaque note est un indice du bonheur de penser à toi.

« Rue Daguerre on fait tout pour vous plaire ».

J'ai le secret dans ma peau. C'est comme si j'étouffais mon inconscient à force de retenir le flux des mots qui me troublent.

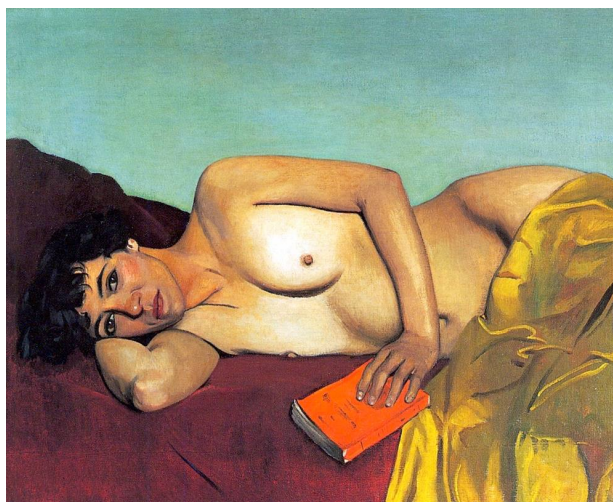
Tout cela est une imposture de reine. Je vais m'éclipser en douceur, laisser la trace de mes baisers dans les mots que je t'ai donné.

Musée des beaux-arts de Lyon :

Bethsabée. Main fontaine, pied nu, masturbation du vieillard, main sur le sein lait du vieux.

Bylert, *L'Entremetteuse*, 1625-30. Voir *La Diseuse de bonne aventure* de Caravage.

Vallotton, *La Lecture abandonnée*. Émotions de mots, alanguissement offert, glissement de l'étoffe des pages, plis du désir.



Félix Vallotton – *La Lecture abandonnée* – 1924

Je t'ai lassé avec mes lettres. Personne ne tient le coup, tu ris, tu ne laisses que des blessés sur la route des morts. Le violet est ta couleur préférée. J'ai dit mon non, tu as dit ton non. Nous nous sommes reconnus, nous avons perdu. Le jeu nous a dépassé.

L'instant lent des baisers, accalmie de mots.

Chenilles gluantes, collées, nous poussons nos corps vers la chrysalide charnelle.

Séduire, c'est grossir. Faire l'amour, c'est dépenser, s'alléger.

Médias : mise en scène de l'ennui.

La beauté d'une extraction d'instant arrachés au programme. Le goût amer du vite, l'excitation exponentielle du désert. Excitations des peaux frôlées.

Faire reculer le plus loin possible les limites du temps social, par jeu, jouissant des obstacles. Voiture laissée au loin, clé laissée au loin. Retour vers la voiture, le temps se rétrécit et plus l'obstacle grandit, plus nous voulons franchir le mur du temps, percer une empreinte d'érotisme tant l'excitation des obstacles nous avait titillé. Elle tombe dans mes bras. Nous n'avons pas le temps. Je te pose sur le lit, tu étouffes, le temps nous étouffe pour la première fois, son rythme nous presse antipathique. Il n'est plus de la partie et même, nous continuons de jouer avec ses limites. Nous avons l'infini avec nous, mais il reste le goût âcre du départ précipité, avoir l'impression d'emporter avec soi un suc invisible, ou d'avoir oublié une partie de soi quelque part dans ta chambre. Fuyards, amours de voyous, nous défions l'agenda, les précisions du rythme social. Je n'avais rien à faire chez toi. Tu n'avais pas à m'ouvrir la porte. Néanmoins, nous étions tristes parce que nous n'avions pas totalement gagné contre le temps. Il nous avait rattrapé, nous étions dans les temps.

Le temps ne se limite pas à l'espace étroit de ce carnet.

Véronèse, *Le Choix d'Hercule* et *La Sagesse* et *La Force*. Luca Signorelli, *Madone et l'Enfant*.
 Titien, *Portrait de Filippo Archinto*. Le doigt dans la fente du savoir, dans le ventre du livre.
 Rembrandt, *Flora*. Fragonard, *La Lettre d'amour*.



Rembrandt – *Flora* – v.1654

Tiepolo, *Tempérance*.
 Mantegna, *L'Adoration des bergers*.
 Crivelli, *Madone et l'Enfant*. Les mains de la Vierge. Liberale da Verona, *Joueurs d'échecs*.
 Pascin, *Deux femmes nues*, 1929 et *Femme se masturbant*, 1915.
 Asmat, sculptures, Nouvelle Guinée.



Liberale da Verona – *Joueurs d'échecs* – 1475

Un temps de coupure, de coups purs d'amour. Hier, la gare était déserte. Et seul, je redécouvre ces
 rues sous le soleil après les plaisirs. La perception des détails est décuplée, plus intense. Saisir ces
 fragments comme de belles chances qui éclatent on se sait quand lorsqu'elles ont atteint une certaine
 altitude. Souvenir net d'une sieste absolue.

Il y a un risque à Paris, une folie latine. Ma sagesse est horizontale.
Sauve / Suave. Grâce / Garce.

La culpabilité, c'est le temps. J'enroule le fil invisible de ma vision.

Ironie est un pont fragile qui risque de s'effondrer sous le poids écrasant du mutisme.
En suivant l'exemple de Paracelse, *Ironie* se prêtera au jeu des prophéties.

Le point extrême de la connaissance au-delà de la métaphysique, c'est que la vie est un jeu. Au-delà de la métaphysique, il y a le rire. Gérard Wajcman, *L'Interdit*.

Une douceur d'une violence extrême. Ces cheveux sur le marbre bleuté de la salle de bain. Comment en est-on arrivé là ? « Chacun peut retrouver sa lucidité malgré l'envoûtement qui le tient » Adam de la Halle.

Au-delà de la métaphysique, il y a le je (le jeu), l'autre en je, l'autre enjeu. C'est toujours un jeu de chercher l'autre en je (le jeu de l'autre qui est en je).
Et là, mi-clos, les yeux cernés par ce rêve aquatique, je capte un bruissement.

Cette énorme hypocrisie que tout a un prix.

Je viendrai sucer quelques souvenirs comme des bonbons rafraichissants, la mémoire vraie du corps en amour.

Le sommeil des seins nus. Paris est sensible comme une peau.

Rien qu'une phrase, pas une de plus : je voudrais que l'amère fente du temps ne se referme pas.

Une œuvre se construit avec le temps. On pourrait mettre une vie à écrire un petit recueil de pensées.



Giovanni Battista Tiepolo – *Tempérance* – 1760